

L'inquiétude et les mots de trop

Marie-Andrée Lamontagne

Number 71, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2018). L'inquiétude et les mots de trop. *L'Inconvénient*, (71), 44-46.

L'INQUIÉTUDE ET LES MOTS DE TROP

Marie-Andrée Lamontagne

Une telle histoire relève de l'indicible. C'est celle des expériences auxquelles s'est livré Josef Mengele sur les enfants jumeaux, à Auschwitz. Elle est racontée en alternance par Pearl et Stasha Zamorski, petites Polonaises âgées de douze ans, lorsque, venues du ghetto de Varsovie, elles sont forcées en 1944 de monter à bord d'un wagon à bestiaux avec leur mère et leur grand-père. Ceux-ci sont bientôt éliminés, mais les fillettes sont tout de suite sélectionnées pour intégrer le laboratoire du D^r Mengele, aussi appelé le Zoo, ce qui en dit long sur le statut des jumeaux de tous âges qui font là l'objet d'expériences abjectes.

En allemand, *mischling* signifie « sang-mêlé » et désigne, dans le lexique nazi, les Aryens ayant des ancêtres juifs. Sous ce titre, l'Américaine Affinity Konar signe un roman où les mots manqueront souvent aux jeunes narratrices alors même qu'elles s'emploieront à en faire un usage magnifié par le rêve. C'est qu'il faut bien survivre, et pour des enfants aux prises avec le mal qui se fait appeler « Oncle » et qui s'emploie méthodiquement à les détruire au mo-

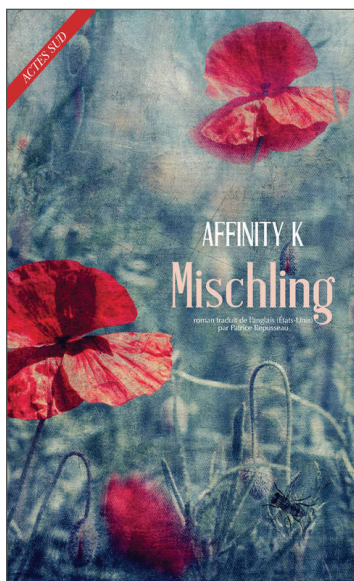
tif de les étudier, l'imagination semble apporter le secours le plus sûr, au même titre que le vol d'objets divers à l'intérieur du camp et les rapports de force entre petits prisonniers. C'est ainsi que Stasha peut se raconter à elle-même la fable selon laquelle les substances que lui injecte Mengele ont pour but de la rendre immortelle, et y croire, tout en s'inquiétant de voir dépérir sa sœur Pearl, qui du reste disparaît un jour sans que Stasha soit fixée sur son sort.

L'artifice qui consiste, pour un écrivain, à choisir un narrateur enfant (à vrai dire, deux, et distinctement perceptibles en dépit de leur gémellité) et cet autre, pour le lecteur, qui consiste à y croire relèvent du mystère de la littérature. Quand ces deux artifices se font oublier dans plusieurs phrases justes : « [...] le chagrin était difficile à distinguer des autres bruits d'Auschwitz », « [...] je savais que, dans cet endroit, il nous faudrait trouver un moyen de diviser la souffrance avant qu'elle ne commence à se multiplier » ou « Je me demandais comment j'expliquerais mon immortalité quand un garde me mettrait une balle dans la tête », il n'y a plus

qu'à poursuivre la lecture jusqu'au bout, aussi insoutenable que soit la réalité qu'elle vous met sous les yeux.

Oubliez l'idée de métissage souvent associée à l'expression « sang-mêlé ». *Mischling* fait en sorte de la recouvrir de plusieurs couches de significations. La plus immédiate renvoie aux poisons injectés par Mengele à l'un des sujets jumeaux pour voir l'effet produit sur l'autre et pour voir s'il en mourra. Elle suggère aussi le monstre que dissimule mal la figure avunculaire du médecin en blouse blanche, qui distribue des bonbons après avoir procédé à ses « examens ». De même l'euphémisme du mot *examen* et la réalité qu'il désigne sont un sang-mêlé. Comme le bien et le mal se mêlent chez les gardiens, les infirmières, la doctoresse Miri, assistante juive de Mengele, qui cherche à atténuer les souffrances des enfants tout en s'en sachant l'instrument. Chez les petites victimes aussi le bien et le mal se mêlent dans des rapports de domination, dès lors qu'on trouve toujours plus vulnérable que soi.

Le pire, dans ce roman, n'est pas l'horreur qu'il dépeint, mais l'affliction



navrée dans laquelle baigne l'ensemble du récit, à l'exemple de la fête grotesque que donne un jour l'Oncle, qui boit de plus en plus, sent venir la défaite nazie et prépare sa fuite. La seconde partie du roman voit d'ailleurs la libération du camp, la marche forcée dite « de la mort » de vingt mille prisonniers (dont Stasha) soumis aux ultimes exactions de leurs bourreaux, les errances des rescapés dans une Pologne détruite. Que cette partie occupe presque la moitié du roman est significatif : l'avenir immédiat promet d'être presque aussi douloureux que ne l'est le présent depuis peu devenu passé. Du reste entre la libération d'Auschwitz par les Russes, à la fin de janvier 1945, et la reddition des nazis, au début de mai, s'ouvrent quelques mois d'incertitude où les identités, les gestes des hommes et des femmes et les convictions sont brouillés. Tout cela est aussi, par conséquent, une forme de sang-mêlé, qui s'étend à l'attitude des jumelles : Pearl accorde son pardon, y compris à ceux qui ne peuvent le recevoir, telle la doctoresse Miri, alors que Stasha cherche vengeance en se mettant en tête de tuer Mengele, déjà en fuite.

LITTÉRATURE

On l'aura compris : tant de constance dans le propos n'est pas loin d'être systématique. Tout en reconnaissant à *Mischling* plusieurs qualités, notamment celle de montrer ce qui unit et différencie les jumelles Pearl et Stasha,

et cela, bien avant leur internement, on se défend mal contre l'impression d'une romancière au travail, qui bâtit son intrigue et ses phrases à grands coups de marteau décidés, presque joyeux en dépit de la tristesse résignée qui étire ses personnages mais qui, chez celle qui tire les ficelles du récit, se mue en joie de faire et d'agir, loin de la soumission à un destin.

Ainsi le veut sans doute l'optimisme du Nouveau Monde. Née en 1978 en Californie, Affinity Konar (« Affinity K » sur la couverture de son éditeur français) est juive polonaise, et son grand-père a combattu pendant la guerre, est-il mentionné sur son site. *Mischling* est son deuxième roman (le premier, *The Illustrated Version of Things*, n'a pas été traduit en français). L'optimisme, oui, mais aussi la tentation d'écrire une histoire de rédemption et jusqu'au tour de main technique disent à leur manière que ce livre est un produit de l'Amérique, que le Vieux Monde dévasté est loin, tout en continuant d'être un réservoir inépuisable de sujets.

Si Mengele apprend que vous êtes enceintes, témoigne a posteriori la doctoresse Miri, vous deviendrez à la fois des sujets de recherche et de distraction, il vous conduira à sa table et, avec ses instruments, en vous disséquant, petit à petit, il vous poussera vers la mort. Et, tout en vous tuant, il vous forcera à regarder les expériences qu'il fera sur votre bébé. Pour Mengele, une telle sauvagerie est une occasion en or, dès qu'il a vent d'une grossesse, il fait des paris avec les gardes sur le genre de l'enfant, qui déterminera la façon dont ils l'achèveront. Si c'est une fille, disent-ils, nous la jetterons aux chiens. Mais si c'est un garçon, nous écraserons son crâne sous les roues d'une voiture. Ce ne sont là que quelques-unes des horreurs dont je peux parler. Les traitements qu'ils leur réservent sont trop innombrables et variés, si monstrueux... les mots me manquent.

À plusieurs reprises, la narration, en se faisant aussi explicite, montre peu de retenue. Elle bavarde, oublie le mutisme qui fut longtemps celui des rescapés, devient factice. Elle fabrique un roman. Si les mots lui avaient manqué un peu plus, elle l'aurait peut-être écrit.

LES LIEUX DU SOUVENIR

La mémoire n'est que détours, et qui s'engouffre à sa suite trouvera peut-être une forme d'apaisement. Ce faux aphorisme ne rend pas justice au roman tout en finesse par lequel Marie Richeux entremêle sa jeunesse heureuse à Meudon-la-Forêt, en Hauts-de-Seine, dans les années 1990, et la douloureuse histoire de la relation franco-algérienne, qui n'en finit pas. C'est pourtant un tel aphorisme que m'inspire après coup la lecture de *Climats de France*, et qui campe sur ma table de travail, entêté et sentimental, au moment où j'écris ces lignes. À l'origine de ce roman, comme un trait d'union du destin, une coïncidence : le même nom donné à deux ensembles d'habitations. Le premier « Climats de France » fut construit à Alger en 1953 par l'architecte Fernand Pouillon, qui choisit de traduire dans la pierre ses convictions voulant que les pauvres puissent vivre comme des rois, ce qui aura justifié la présence devant l'immeuble d'une monumentale colonnade, digne d'un palais de Mycènes. Le second « Climats de France » a vu le jour en France, sous l'impulsion du même architecte, à Meudon-la-Forêt, en 1957, alors que la croissance démographique de l'après-guerre entraînait la création de cette commune de banlieue et la construction d'un immeuble où vivront notamment les ouvriers des usines Renault, main-d'œuvre alors importée massivement d'Algérie, avec l'aval pressé des autorités.



Fernand Pouillon a eu une existence mouvementée et on imagine bien comment un romancier médiocre gâcherait son sujet en ne s'attachant qu'au matériau. Au contraire, *Climats de France* choisit d'ignorer les aléas trop romanesques d'une vie. Le roman est ailleurs, semble-t-il dire. Le voisin Malek, envoyé en France par ses parents au début des « événements » en Algérie et dont l'existence est racontée par à-coups pudiques, le fils qui a mal tourné et que le père pleure en silence, certains souvenirs d'enfance de la narratrice, sa visite du « Climats de France » d'Alger, l'écart troublant entre l'état d'esprit des pères immigrés et celui des fils nés en France, les allers et retours dans le temps et les lieux : tout cela se noue, s'entrecroise et circule pour rappeler que les faits retenus par l'histoire ne coïncident qu'accidentellement avec la mémoire des individus, tout en l'infléchissant.

Fernand Pouillon, tout comme le maire d'Alger, Jacques Chevalier, qui lui passa commande, n'est présent

qu'en filigrane dans le roman de Marie Richeux. Du coup, on se gardera bien d'évoquer ici son parcours plus qu'il ne le faut. Cependant sa silhouette aura quand même permis de faire remonter à la surface, vivace, patient et lumineux, un certain souvenir de lecture et d'établir un lien. Fernand Pouillon est aussi l'auteur d'un roman, le seul qu'il ait écrit. Publié au Seuil en 1964 et régulièrement réimprimé depuis, *Les pierres sauvages* raconte le lent parachèvement semé d'embûches de l'abbaye cistercienne du Thoronet, au 12^e siècle, dans ce département qu'est aujourd'hui le Var.

Sous la plume fictive du moine responsable du chantier, le roman de Fernand Pouillon, méditatif, précis, et même agréablement technique, dit surtout comment le beau répond à un ordre qu'il convient de rechercher. En le lisant il y a quelques années, encore sous le choc esthétique d'une visite de l'abbaye, j'ignorais que son auteur l'avait écrit en prison, où il avait été jeté à la suite de malversations finan-

cières et dont il s'était évadé avant de se rendre lui-même à la justice. Ce n'est pas la lecture de *Climats de France* qui m'aura appris cette péripétie, heureusement, même si en faire état maintenant, c'est déjà en dire trop. Il faut donc l'oublier pour revenir à l'essentiel : la belle et féconde inquiétude qui traverse deux romans et vient croiser celle du lecteur, c'est-à-dire celle de chacun dans sa vie pour cette raison digne d'être vécue. ■

MISCHLING
Affinity K
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrice Repusseau
Actes Sud, 2017, 368 p.

CLIMATS DE FRANCE
Marie Richeux
Sabine Wespieser Éditeur, 2017, 272 p.

LES PIERRES SAUVAGES
Fernand Pouillon
Le Seuil, 1964 (réimprimé et disponible),
232 p.

Les meilleurs bogues de L'INCONVÉNIENT en livre de poche

50 vignettes
satiriques
sur les travers
de notre temps



Commandez en ligne www.inconvenient.ca